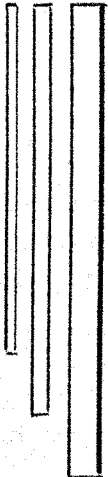





**Pages Trifluviennes**

**Série B — No 1**



**Mémorial**  
**Trifluvien**

Première partie

par le

**Dr Louis-Georges Godin**



**Les éditions du " Bien Public "**

**Les Trois-Rivières**



# Mémorial Trifluvien

## Première partie

Août 1982

*En préparation*

*"Mémorial Trifluvien"*

*Deuxième partie*

*An te, Cydne, canam, tacitis  
qui leniter undis cœruleis  
placidis per vada  
serpis aquis.*

*Ou bien est-ce toi, Cydnus,  
que je chanterai, toi qui  
sans bruit promènes doucement  
les eaux bleues en serpentant  
à travers un lit paisible.*

*Tibulle*

*Elégies*

Pages  
Trifluviennes

SERIE "B"  
No 1

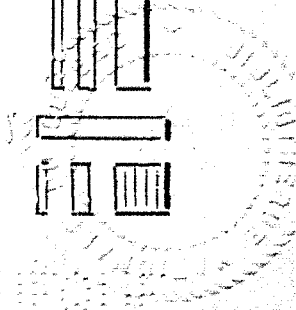
# Mémorial Trifluvien

Première partie

par le

Dr Louis-Georges Godin

Les Editions  
"Le Bien Public"



# I

## La rue des Champs

---

*Elle a subi maintes transformations et son état civil a vu autant de changements que d'à-coups sa croissance. De rue on l'a proclamée avenue et la voilà sacrée boulevard, tout cela sous le vocable du fondateur de cette cité, dont nous espérons qu'elle deviendra le plus bel ornement. C'était autrefois la rue des Champs.*

*Cet autrefois n'est pas très loin, et pourtant la grande majorité des trifluviens d'aujourd'hui ne l'ont pas connue, étant de trop fraîche date nos concitoyens; et le nombre des anciens diminue rapidement, trop rapidement toujours. Tous ceux qui ont vécu dans notre ancien Trois-Rivières aiment beaucoup en parler, mais si nous avons nombre de bons conteurs qui ne se font pas prier pour donner libre cours à leur mémoire et à leur langue, il n'en est point autant qui consentent à écrire.*

*Sans doute que la tradition orale a une grande valeur, mais elle est presque nécessairement victime de déformations, involontaires la plupart du temps, qui altèrent petit-à-petit la vérité et souvent finissent par la changer complètement. La tradition écrite est de beaucoup plus sûre, pour peu que celui qui tient la plume veuille bien s'en tenir à ce qu'il a vu, ou à ce qu'il a entendu venant de source certaine et contrôlable.*

*J'ébauche aujourd'hui un petit mémorial trifluvien. Sur l'instance de quelques amis trop bons, qui prétendent que j'ai de la mémoire et qu'ayant toujours été bavard verbalement je saurais*

*l'être tout autant sur le papier, je jetterai, au gré de la fantaisie du moment, quelques poignées de souvenirs que j'égrènerai le moins sérieusement possible pour ne pas décourager les meilleures bonnes volontés. Ce sera comme une série de crayons à peine ébauchés de certains coins de notre ville tels que je les ai connus avant 1908.*

\* \* \*

*Le vingt-deux juin de cette année terrible, le feu dévora en quelques heures le centre de notre cité, et on ne comprit jamais comment le désastre s'arrêta, alors qu'il avait toute facilité pour ne pas laisser de notre ville pierre sur pierre. Je n'étais pas haut alors, mais j'avais de bonnes jambes et, ne connaissant pas le danger, je ne le redoutais pas. Je courus tout l'après-midi d'un bout à l'autre du sinistre, aidant les gens à déménager, me faufilant entre les boyaux d'arrosage (on dût même m'arroser, car ma petite blouse était à roussir sur mon dos sous une pluie soudaine de flammèches) et suivant, malgré eux, les pompiers, les soldats et les volontaires qui unissaient leurs efforts contre l'effroyable danger.*

*Le lendemain matin, devant l'étendue des ruines, et les jours suivants, à la vue des travaux de déblaiement et de reconstruction qui devaient en peu d'années changer si fortement la face de la cité trifluvienne, je compris qu'une porte venait à la fois de se fermer sur le passé et de s'ouvrir sur l'avenir.*

\* \* \*

*J'ai mis en tête du premier feuillet: «la rue des Champs », et je m'aperçois que je vais vous parler de l'incendie de 1908. J'y reviendrai plus tard, car cet événement a laissé dans ma mémoire certains traits ineffaçables qui, sans doute, raviveront les souvenirs de plusieurs. Pour aujourd'hui parlons de la rue des Champs... Flânons quelques minutes dans cette vieille tranquille rue d'autrefois dont l'origine, nous diront les historiens sérieux, date du début de l'établissement fondé ici en 1634 par le Sieur de Laviolette.*

*Le nom de la rue des Champs est l'un des premiers que j'aie retenu, après ceux des rues Saint-Philippe, la Fosse et Notre-Dame où je pris mes premiers ébats. Et ce souvenir se rattache*

surtout à une vieille plaque de bois posée sur une maison qui faisait alors le coin de la rue Saint-Sévère, et qui a été démolie et remplacée depuis par la demeure de M. Sarrazin. Cette plaque de bois n'avait pas connu la peinture depuis plusieurs lustres, certainement, car elle était couleur de chose abandonnée et les lettres autrefois noires se devinaient à peine: des Champs. Ce furent des premières que j'appris à lire et que j'aimais à répéter, car leur assemblage me dévoilait des perspectives qui se perdaient à l'infini et que mes rêves les plus fantasques ne parvenaient pas à épuiser.

La rue des Champs, c'était pour moi une ouverture sur un paysage dont je ne saurais jamais sans doute comprendre la grandeur et goûter la beauté; ces mots: des Champs contenaient tout ce qui peut émouvoir un cœur de cinq ans: les champs à perte de vue, sans horizon palpable, le mystère des côteaux, tout là-bas, où les pins touffus élevaient une forêt impénétrable, d'où pouvaient venir tout le beau et le bon, mais aussi tout le terrible et tout l'effrayant de la vie.

## II

Les vieilles maisons meurent une à une ;  
et l'on se dispute leur place.

---

*Des maisons qui bordaient la rue des Champs à son issue de la rue Saint-Pierre, il n'y a plus aucun vestige. Elles ont été incendiées, pour une part, en 1908, ou démolies successivement par la suite. Mais je doute que les bambins, de mon âge à cette époque, aient oublié la maison qui abritait le magasin faisant le coin nord-ouest, si je ne me trompe et qui était la propriété d'un M. Desmarais. — C'était devenu comme un dicton, ou une phrase-scie, du moins parmi nous; si l'on s'informait du prix d'une denrée ou d'un objet quelconque, on répondait en riant: « Trente sous la terrinée chez Desmarais ». Pourquoi cette formule? J'avoue ma totale ignorance, mais les anciens ne doivent pas avoir oublié cela.*

*Lorsque sera terminé l'élargissement du boulevard Laviolette, il ne restera rien de la rue des Champs d'avant 1908 entre les rues Saint-Pierre et Saint-Charles, excepté peut-être la maison de pierre occupée jusqu'en ces dernières années par M. Lucien Carignan, et qui est maintenant la propriété des Révues Sœurs de Marie-Réparatrice. Et combien de temps sera-t-elle debout encore? La maison occupée à cette époque par le sénateur Montplaisir nous frappait d'admiration par ses dimensions d'abord, mais aussi par ses perrons contournés, au bois artistement travaillé. Plus tard s'y attacha un autre souvenir, alors que M. le Chanoine J.-A. Moreau, dont je servais la messe à la prison, me*

dit, qu'âgé de quatorze ans, il avait travaillé avec son père à faire ces escaliers dont la courbe harmonieuse m'enchantait.

En face, le château de Blois ne faisait augurer rien de ce qu'il est aujourd'hui. Il était de bois et faisait penser à un vieux manoir de province française. Les longues et larges enseignes qui en ornaient le coin sur les rues des Champs et Saint-Joseph présentèrent longtemps des problèmes insolubles à nos jeunes intelligences. Pensez-y, essayer de comprendre, lorsque l'on apprend à lire, ce que peuvent bien signifier les mots: *Hydrothérapie* et *Electrothérapie*! A cette époque, le Château était le Sanatorium de Blois et ne recevait que des malades venant de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis. L'incendie de 1908 le força à recevoir quelques voyageurs qui ne trouvaient nulle part à se loger. L'habitude se prit, le mouvement s'accrut, grandit sans cesse, et le Sanatorium, passé Sanatorium-Hôtel, est devenu par de successives transformations le Château de Blois d'aujourd'hui, qui reçoit également, mais en deux départements séparés, des malades et des voyageurs.

L'ancien palais de justice était un des plus beaux ornements de la rue des Champs, tout comme le nouveau, de construction toute récente, l'est du boulevard Laviolette. A rue plus large et au nom plus pompeux, édifice plus adéquat, comme dirait un ancien premier-ministre. Le "High School" du coin de la rue de Tonnacour a subi beaucoup de transformations, mais le vieux corps de logis demeure encore. Tout-à-côté était une vieille basse maison de briques, bâtie en équerre, et qui a été démolie tout récemment pour faire place à la maison de rapport «La Trifluvienne» — A cette maison se rattachaient pour nous, enfants à l'époque, de doux souvenirs. C'est qu'il s'y logeait un petit magasin de bonbons où nous allions échanger nos sous contre les sucreries dont Madame Sweezey avait toujours un assortiment varié. Al-lons, levez la main, tous ceux qui ont acheté du chocolat chez la mère Sweezey! Voyez, nous sommes une armée! Et cette maison aurait été une maison historique, car là a vécu, si je ne m'abuse, M. R.O. Sweezey, que tout le monde appelait alors "Bob", et qui a été un des animateurs de la célèbre Compagnie de la Beauhar-nois.

La maison qui coupait court à toute velléité qu'aurait pu avoir la rue Royale d'aller plus loin a passé par bien des vicissitudes avant d'être démolie pour faire place à un poste de ravitaillement

d'essence et d'huile. Elle a emporté dans sa disparition un autre magasin de bonbons bien achalandé aussi. Cette maison fut longtemps un poste avancé de la profession médicale. Plusieurs médecins de notre ville y firent leurs débuts, à ma connaissance, et je me souviens même d'y avoir vu en belles lettres le nom du Dr Alexandre St-Pierre, qui est maintenant professeur à l'Université de Montréal.

C'est à quelques années d'intervalle, je crois, que se sont élevées les maisons construites par le Dr Ephrem Panneton, au coin de la rue des Champs et de la rue Royale, et par les Messieurs Paquin dont les deux demeures, tout-à-fait identiques, semblaient l'image de la bonne entente fraternelle. Ces constructions ainsi que celle érigée par M. Gravel, si je ne me trompe, à la même encoignure, mais côté sud-ouest, paraissaient bien jolies et surtout bien modernes. Hélas, on a construit soi-disant plus moderne, depuis, surtout sur les rues Ste-Cécile, Ste-Angèle et Ste-Ursule, et c'est horriblement laid. Heureusement pour nous, on ne pensait pas encore aux escaliers extérieurs il y a vingt-cinq ou trente ans.

De nouveau, traversons la rue. Après la maison d'allure seigneuriale que M. Badeaux a vendue aux RR. SS. de l'Assomption, venait un grand verger planté d'une foule d'arbres fruitiers de toutes sortes et au centre duquel était une vaste demeure à double pignon entourée d'une large véranda. C'était la propriété de M. Bournival. Le verger était connu de toute la ville, et de combien de jeunes maraudeurs n'a-t-il pas été victime au temps de sa splendeur. A cette époque, la rue Saint-Prosper finissait à la rue Sainte-Julie, et vous pouvez par là juger de l'étendue de ce verger qui se continuait jusqu'à la maison appartenant aujourd'hui à M. Landry. Il va sans dire que l'on avait fort à faire pour réparer la clôture qui était toujours sous le coup de nouveaux assauts.

Cette clôture nous était aussi d'une grande utilité, l'hiver. Les jeunes d'aujourd'hui seraient bien ébahis s'ils nous voyaient nous livrer aux mêmes exercices que ceux auxquels nous obligeaient les conditions qui existaient alors. En mil neuf cent sept, à mes débuts au Séminaire où j'entraî haut comme une botte, il n'y avait pas de paternelle administration municipale pour entretenir en état passable les rues et les trottoirs. Dans les formidables tempêtes d'alors, le vent de nord-est avait beau jeu pour entasser des bancs de neige majestueux sur la rue des Champs.

*Tout était vaste jusqu'au Saint-Maurice, nulle maison n'arrêtait l'élan de la tourmente avant le Séminaire, et nous devions faire des prodiges de valeur pour nous rendre chez nous après la classe, en certains jours de l'hiver. Quelquefois, nous voyions M. le Directeur des élèves, l'air soucieux, interroger l'espace, un après-midi durant, puis nous dire, à quatre heures: «Les petits s'en iront chez eux immédiatement ». Inutile de dire que j'en étais, j'étais même le plus petit, et bien souvent les bras charitables des plus grands m'ont aidé puissamment à traverser des bancs de neige où je me serais perdu.*

*C'est en ces circonstances que la clôture du verger de M. Bournival nous était d'un grand secours. Les plus hardis passaient les premiers, tâtaient le terrain mouvant, sentaient enfin la planche solide qui recouvrait le treillis, et nous suivions à la file, semblant planer sur la blanche étendue. Mais malheur à celui qui faisait un faux pas et marchait à côté de la trace tutélaire, la neige molle l'engouffrait en un clin d'œil et ce n'était pas une petite histoire que de le sortir de là. Ce sont là des événements, lorsqu'on a à peine dix ans. Et tout le cours de l'hiver la clôture servait ainsi de passerelle, tout le cours de l'hiver et même du printemps, ne fut-ce que pour permettre à quelque célébrité de la voltige d'esquisser quelques prouesses qui se terminaient souvent dans les flaques d'eau du trottoir.*

### III

Un trottoir à la mode d'autrefois.  
Nous voici à la campagne, dans la forêt.

---

*Le trottoir qui bordait alors le terrain du Séminaire, de la rue Sainte-Geneviève à la rue Saint-Maurice, serait aujourd'hui un objet de grande curiosité si l'on s'avisait de le refaire de la même façon. C'était un pavage de briques posées sur la tranche. La surface ainsi obtenue avait dû être lisse autrefois et favorable à une marche rapide, mais le temps y avait exercé ses ravages, et le trottoir du Séminaire était renommé, chez toutes les mamans, comme dûr aux chaussures des enfants.*

*Il est vrai que nous ne nous faisons pas faute d'en explorer toutes les crevasses de la pointe de nos bottines et d'en sonder toutes les anfractuosités que les briques, en s'écaillant, formaient et agrandissaient d'année en année. Ce trottoir de briques a été l'objet de bien des controverses passionnées au sein de la jeunesse d'alors. On a discuté, et souvent de fort véhémence façon, sur le nombre de briques que pouvait bien contenir cette longue allée rouge qui nous semblait interminable et dont le ruban allait se perdre là-bas, à l'orée de la pleine campagne.*

*Disons qu'à notre connaissance ce problème n'a jamais été résolu, car nul d'entre nous n'a été doué d'assez de constance et de tenacité pour compter le nombre de ces blocs de terre cuite. C'eût été d'un héros, pourtant, et digne de passer à la postérité, du moins dans les fastes collégiaux. Mais c'était encore là une*

*de ces choses mystérieuses sur lesquelles l'enfance se plaît à bâtir les fantaisies les plus miraculeuses, sans cependant tenir à en approfondir le secret, pour elle inaccessible. Et, ma foi, que le trottoir de béton qui a remplacé l'autre, devenu anachronique, comme disait un homme sérieux dont je ne donnerai pas le nom, me semble terne, plat, dénué de fantaisie, à côté du trottoir de briques, à l'alignement pas toujours rectiligne, qui nous a fait trébucher bien des fois sans que nous lui en gardions rancune.*

\* \* \*

*Mais la rue des Champs voit se terminer bientôt sa partie citadine, si l'on peut s'exprimer ainsi. Quatre maisons encadrant le champ de l'hôpital, le champ des Sœurs, comme nous l'appelions, et qui a été foulé bien des fois, lui aussi par des écoliers en maraude, et c'est la rue Saint-Thomas. Trois autres maisons, encore plus espacées, et c'est la rue Saint-Martin. Puis au coin, seule, sentinelle qui attendra longtemps l'arrivée de ses compagnes, la maison de M. Rousseau; elle sera pour plusieurs années l'avant-poste de la cité du côté nord-ouest, alors que du côté nord-est, à l'angle de la rue Saint-Maurice, se dressera la chapelle et le couvent des RR. Pères Franciscains, gardiens de Terre-Sainte. Puis vous êtes à la campagne.*

*C'est ici, à la rue Saint-Maurice, que la rue des Champs justifie son nom et nous emmène en la paix agreste que nul bruit ne vient troubler. Ce n'est pas que la cité soit bien bruyante. Il n'y a pas de grandes usines, et les petites manufactures ne font pas grand vacarme, modestes qu'elles sont et éparpillées décidément. Le ciel n'est nulle part noir de fumée, et il n'est pas encore d'odeurs nauséabondes pour nous injurier le nez et nous prédire la pluie à brève échéance. Il n'y a pas d'autos, encore, et même s'il y en avait elles seraient bien en peine de nous courir sus et de se dépasser les unes les autres en coup de vent rageur, dans ces chemins qui n'ont de rues que le nom, où la pluie creuse de capricieuses ornières, qui sèchent au soleil et se nivellent à la brise qui en promène partout la poussière.*

*Il n'y a pas de pavés pour faire sonner les fers des chevaux et tonitruer les voitures aux roues cerclées de fer; la terre compactante à nos oreilles assourdit tout cela. De temps en temps,*

*perce un sifflet de locomotive, la cloche sonne aux passages à niveau, la bruyante entrée en gare résonne au loin dans le calme de l'air, puis c'est de nouveau la tranquillité.*

\* \* \*

*Reportons-nous à vingt-cinq ans en arrière. La rue des Champs s'en va toute droite, d'un trait vif, au pied du coteau qu'elle escalade pour se perdre sous les ramures pressées et enchevêtrées qui semblent constituer un asile que nul n'oserait violer. De la rue jusqu'au coteau et de l'autre côté jusqu'au Saint-Maurice, ce sont des champs cultivés, des pièces de foin, de grains et de légumes variés, et pour finir, tout au bord de la rivière, les scieries qui ne sont pas encore moulins à papier.*

*Qu'est-il à dire sur ce coin champêtre de notre vieille cité, sur cette vision à jamais disparue de la campagne pressant de ses moissons le paisible groupement d'habitations pour la plupart d'une modestie que notre siècle ne connaît plus. On s'en veut alors de parler et d'écrire, mais il faut parler et écrire quand même, pour ceux qui n'ont ni vu ni goûté ces temps révolus. Il le faut, quand ce ne serait que pour protester contre l'envahissement monstrueux de l'industrie, contre le règne incontrôlé du machinisme, qui ont attiré à la ville des foules que celle-ci ne peut nourrir et qui ont, sous prétexte de progrès, bouleversé des lieux qui peut-être ne connaîtront plus jamais la beauté et la douceur de vivre d'autrefois.*

\* \* \*

*Je ne sais rien de plus intéressant, dans les études historiques, que la recherche des petits détails, et je ne sais rien de plus précieux que la menue monnaie de ces souvenirs que l'on a gardés on ne sait trop pourquoi, et dont l'ensemble, si l'on en use avec un esprit de discernement et de cohésion, fait plus pour nous faire connaître et aimer surtout notre petite patrie, que beaucoup de travaux retentissants dont la froideur déconcerte et de magnifiques monuments dont la portée symbolique échappe souvent aux générations subséquentes, lorsqu'elle n'est pas incomprise même des contemporains.*

*On juge souvent bien à faux un peuple ou une civilisation par ses lois et ses religions. On peut s'en faire une idée plus exacte et surtout en avoir une connaissance plus intime par la vie de ses individus, par les étapes successives qu'ont traversées ses habitants dans la construction de leurs villes et dans l'exploitation et la culture du sol. Ne croyez-vous pas que la connaissance de ce que nous appelons « la petite histoire » ne nous aide pas mieux à comprendre et à apprécier ce que furent et ce que firent nos aïeux ?*

*Est-il rien de plus attachant, si nous voulons connaître parfaitement notre petite histoire, que d'étudier en leur origine, en leur évolution, certaines rues de notre cité. On peut les prendre à tour de rôle, les plus grandes comme les plus petites, les plus brillantes et les plus renommées comme les plus obscures et les plus ignorées. On peut les suivre en leurs multiples avatars, de leur naissance lointaine jusqu'à ce jour; et rien ne peut nous échapper de leur vie intime, si nous savons ramasser toutes les miettes témoignages que peuvent nous apporter la succession des générations.*

*C'est par des lettres du temps, c'est par des cartes topographiques, c'est par des documents authentiques, c'est par les actes d'état-civil, c'est par des photographies, et c'est plus encore par les souvenirs personnels de chacun que s'enchaîne et se déroule en un récit harmonieux la vie d'un édifice, d'une place publique, d'une rue, d'un quartier, d'une ville.*

*Vous avez des souvenirs de vingt ou de vingt-cinq ans; d'autres en ont de quarante ans, de cinquante ans et plus; qu'ya-t-il de plus intéressant que de réunir tout cela, chacun apportant son brin au faisceau, sa pierre à l'édifice ! C'est ce que nous faisons ici et que nous continuerons de faire pour notre part.*

## IV

### Les limites de la ville avant 1908

---

*Un rapide croquis, à vol d'oiseau, des limites de la construction urbaine, avant 1908, ne manquerait pas d'intérêt, nous semble-t-il. Essayons donc de le faire en quelques traits. Il est patent que la fondation des Trois-Rivières et son premier développement, ont été en fonction de la conformation géographique des lieux. Jamais nom de ville, d'ailleurs, ne peut l'indiquer plus clairement. Le Platon a été le berceau de la cité, et c'est entre ce point et la rivière Saint-Maurice que les premières concessions ont été données. Il semble que, longtemps, le terrain des Jésuites, qui finissait à la rue des Forges, ait été la limite de ce côté. Et lorsque l'établissement prit de l'expansion, ce fut naturellement en suivant la rive du fleuve.*

*Cela amène de soi la remarque suivante. La première rue dont il soit fait mention dans l'histoire des Trois-Rivières est la rue Notre-Dame. C'est la rue Notre-Dame qui donna naissance à toutes nos autres rues, sans exception. N'allons pas l'oublier. Il est déjà assez malheureux qu'on l'ait fait tourner de si pitoyable façon autour d'un moulin à papier, sans que l'on veuille en détourner le courant de la circulation. Il faut tenir à ce que la rue Notre-Dame soit l'entrée officielle en notre ville.*

*Que verront nos visiteurs, si on les fait entrer au centre de la ville actuelle? Tout au plus du déjà vu, qu'ils ont déjà chez eux et probablement à de meilleurs exemplaires. Alors que la route nationale passant par la rue Notre-Dame et le boulevard La-*

*violette est la voie qui leur fait voir notre cité toute entière, surtout dans ses reliques du passé.*

*Disons encore quelque chose que l'on devrait répéter souvent. C'est bien à tort que nombre de personnes traitent de visionnaires et d'illuminés ceux qui disent que notre ville devrait devenir le centre industriel par excellence de la province, et que notre port présente plus d'avantages naturels que n'importe quel autre port du Saint-Laurent. C'est la vérité, et l'on en est vite convaincu, si l'on fait une étude, même superficielle, de la géographie de notre région.*

*C'est un accident heureux qui a fait de Montréal le premier port du pays. Sans être chauvin, l'on peut rire à son tour de ceux qui ne veulent pas prendre au sérieux ce qu'ils appellent nos risibles prétentions. L'avenir saura bien régler la question.*

*La ville s'étendit donc surtout de l'est à l'ouest. L'avance vers le nord fut plus lente, mais l'on peut dire que malgré certaines poussées sporadiques, à divers intervalles dont il serait sans doute assez facile de retrouver les causes dans les documents du temps, la croissance se fit de façon lente mais continue, tant pour l'augmentation de la population que pour l'étendue et l'orientation du terrain envahi par les habitations.*

\* \* \*

*Nous en avons une preuve si nous faisons le tour de la ville telle qu'elle se présente avant l'incendie de 1908. On s'est emparé de toute la rive du fleuve, depuis la rivière Saint-Maurice jusqu'à ces nouveaux quais qui ne sont pas encore terminés et qui, espérons-le, ne seront pas toujours vœufs de navires. Les maisons s'échelonnent tout le long de la rue Notre-Dame, de la rue Hertel jusqu'à la rue Carleton. Et tout de suite l'on voit le plan d'extension de la ville de l'ouest à l'est, puisque la rue des Forges, la rue Bonaventure et la rue des Champs, les trois principales rues perpendiculaires à la rue Notre-Dame, sont loin de s'allonger sur une aussi grande étendue. C'est que le Saint-Maurice et le Saint-Laurent commandent la vie économique de l'agglomération.*

*Nous avons vu déjà qu'au nord de la rue des Champs, la rue Saint-Maurice était l'extrême limite de la partie habitée. On continuait par là jusqu'au pied du côteau, puis on revenait par la*

rue Cartier, pour apercevoir, tout au haut de la côte, le Monastère du Précieux-Sang, et un peu plus loin, la demeure de l'Honorable J.-E. Turcotte, depuis aménagée, avec un agrandissement considérable, en Maison-Mère des Filles de Jésus.

L'on retrouvait ensuite la rue Sainte-Marie, avec la manufacture Tebutt comme fond de décor. Un petit crochet à droite, après la rue Saint-Stanislas, c'est la rue Bellefeuille, avec la manufacture Girard & Godin. Nous atteignons la rue Bureau, qui coupe la rue Bellefeuille et c'est tout. La clôture de l'immense terrain communal nous arrête. Nous voici à la fin de notre pèlerinage. C'est ce que nous appelons la « Commune », où les petits bonshommes sont fiers de conduire la pacifique et débonnaire vache qui, matin et soir, permettra à la famille un tant soit peu à l'aise d'avoir du lait dont elle pourra savoir la provenance, et d'en faire bénéficier, pour quelques sous, les voisins moins fortunés.

Par la rue Bureau, nous revenons à la rue Saint-Philippe, qui se hasarde un peu à l'ouest, essayant de rejoindre la rue Notre-Dame dans sa course. Mais elle s'arrête, à bout de souffle, après quelques efforts plus ou moins récompensés de succès. C'était là le Trois-Rivières d'avant 1908.

Il importerait peut-être de dire encore quelques mots sur le coin nord-est, sur lequel nous sommes peut-être passés un peu rapidement. Il faut dire que la rue Ste-Geneviève ne se rendait pas à l'époque, plus loin que la rue Saint-François-Xavier, et que les rues Sainte-Cécile, Saint-Paul et Hertel ne s'allongeaient guère au nord; elles ont grandi avec la poussée industrielle qui a suivi 1908.

Lorsque la Wabasso est venue s'établir sur le site occupé autrefois par les glacières de M. Philippe Bellefeuille, qui constituaient le dernier poste de ce côté, elle a fait surgir de terre toute l'agglomération que l'on voit aujourd'hui, mouvement qui s'est accentué avec l'ouverture et l'accroissement des moulins à papier.

\* \* \*

Et pourtant, la ville que l'auto et le tramway et l'autobus nous font trouver si petite aujourd'hui nous paraissait bien grande alors. C'était un problème que d'aller sur les côteaux. Pour s'y rendre

à pieds, il fallait presque avoir dans les veines du sang d'aventurier, et ceux qui s'y rendaient en voiture par les beaux dimanches d'été estimaient avoir, comme Ulysse, fait un beau voyage. Il me souvient cependant qu'il y a bien des années, à pareille époque, une telle expédition faillit mettre fin à ma carrière qui était à son début. Je n'avais pas encore quatre ans, et mes parents m'avaient emmené aux fleurs de mai. On me laissa seul dans la voiture, mais les fleurs excitèrent mon envie. Je voulus descendre de la voiture, mais j'y réussis plus vite que je ne l'aurais pensé; je tombai en bas. Le cheval prit peur, partit, et la voiture me passa sur la tête. Elle n'était pas lourde, la voiture, et j'avais probablement déjà la tête dure, puisque mes parents en émoi me relevèrent sain et sauf, mais d'humeur plutôt revêche.

C'est ainsi que je fus récompensé d'une première excursion en paysage historique.

Espérons que les excursions rétrospectives que nous avons commencées ensemble ne nous apporteront pas les mêmes dangers, et que nous pourrons visiter à loisir, en quelques pages subséquentes, les endroits qui furent familiers à notre enfance. Ils ont changé, mais notre mémoire leur fera reprendre leurs vêtements d'autrefois et nous en reparlerons longuement, pour ne plus les oublier.

## V

### A l'autre bout de la rue Notre-Dame. Le Moulin-à-vent. La rivière Aubry, et plus loin.

---

*Autrefois, il n'y a pas encore bien des années, la rue Notre-Dame allait se perdre tout doucement dans la campagne. Elle s'y enfonçait peu-à-peu, espaçant en flanant ses maisons citadines, pressées plus ou moins les unes contre les autres, et dès qu'on arrivait au petit ruisseau qui longeait la manufacture J.-N. Godin, on pouvait se donner l'illusion d'une ouverture sur les grands espaces, quelque chose, pour nos yeux d'enfant, comme la vue de l'ouest immense et sauvage pour des pionniers intrépides.*

*Ce ruisseau, qui longeait également la tannerie de M. Martin, un français bedonnant et loquace qui avait la réputation d'être un fin gourmet, attirait beaucoup l'attention de la marmaille d'alors. C'est que mes oncles et mon père, grands chasseurs renommés dans tout le canton, y gardaient les canards et les outardes domestiques qui leur servaient dans l'exécution des prouesses cynégétiques (mais sans chien) dont tout le monde parlait à l'époque.*

*Le ruisseau traversait la rue Notre-Dame sous un pont à la commode balustrade où les amoureux se donnaient rendez-vous. Ce n'était sans doute pas romantique comme à Venise, mais la lune brille partout, et partout elle jette dans les jeunes cœurs son sortilège, comme l'écrivait un poète légèrement 1830.*

*Le pont franchi, le vieux moulin à vent nous attirait. Il avait l'air beaucoup plus vieux alors qu'aujourd'hui. Il n'avait pas de toiture, ses fenêtres étaient béantes comme de sinistres meurtrières, et peu nombreux se révélaient ceux qui auraient osé s'y aventurer le soir. Il fallait être un peu mauvais garçon. C'est qu'il avait la mine d'un donjon mutilé, que les assauts multiples auraient martelé, tailladé et lézardé sans pouvoir le jeter bas, ce vieux moulin à vent qui ressemble aujourd'hui à un gentleman-farmer endimanché. Le fait qu'il était le point de ralliement de tous les gypsies, bohémiens et romanichels qui passaient en la ville n'était pas pour ajouter du lustre à sa réputation. Nous ne voyons plus de ces nomades, maintenant, et nous n'avons pas à mettre nos enfants en garde contre leur approche plus ou moins maléfique. Mais, à leur place, il est bien d'autres choses dont nous devons préserver nos petits, et dont il n'était pas question dans notre enfance. Ajoutons que ceci est bien pis que cela.*

\* \* \*

*Franchissons l'autre ruisseau, chez Harnois, comme nous disions, sur un pont dont les massifs remparts de pierre nous semblaient à l'épreuve de toute destruction. Les chantiers maritimes du temps de guerre ont commencé à bouleverser ce coin et l'œuvre de changement a été terminée par la construction du moulin à papier qui a brutalement fermé la rue, sans s'occuper d'aucun souvenir, sans se soucier de léser des droits acquis. Il est pourtant des choses que l'argent ne devrait pas pouvoir acheter.*

*Ce pont chez Harnois, c'était déjà loin pour nous, à notre âge, mais à certains jours, pendant les vacances, par exemple, nous partions en troupe et nous nous rendions jusqu'à la petite rivière Aubry. Je ne sais pas si beaucoup de trifluviens parlent encore de la rivière Aubry ou même en connaissent le nom. Elle n'est pas loin dans la banlieue, et à mes yeux, elle ne rappelle guère le spectacle enchanteur qu'elle nous offrait autrefois.*

*Le recul du temps estompe souvent les défauts du décor, mais il n'en reste pas moins vrai que cette petite rivière, aujourd'hui un mince ruisseau, était pour nous une des plus belles rivières du monde. Le printemps, les trappeurs y prenaient le rat-d'eau en quantités incroyables, et l'été arrivé, elle devenait notre domaine pour y pêcher devinez quoi: la grenouille. Je n'ai jamais été très*

expert dans cet art, mais j'avais des compagnons dont l'exemple était entraînant. Nous pêchions la grenouille pour ses cuisses qui sont, paraît-il, un mets exquis. Je ne me suis jamais décidé d'en manger, et il paraît que j'ai eu grand tort, mais il y a toujours des tas de choses dans la vie que l'on regrette de n'avoir pas faites. Mes compagnons, gourmets mieux renseignés sans doute, ne se faisaient pas faute de s'en régaler. Le surplus de la pêche était vendu à certains clients attirés, de grande réputation gastronomique, qui savaient généreusement récompenser leurs habiles pourvoyeurs.

Plus loin encore, la campagne assurait entièrement son emprise, et la route continuait à perte de vue, vers des paysages que beaucoup d'entre nous n'avaient jamais vus. On comptait, en nos jeunes rangs, ceux qui s'étaient rendus jusqu'au Calvaire, endroit fabuleusement éloigné. Lorsque quelqu'un de nous allait avec des parents faire une randonnée en voiture jusqu'en ces territoires inconnus, il revenait auréolé d'une gloire qu'il pouvait entretenir à son gré, s'il avait le don de la parole imagée.

\* \* \*

Je faisais à quelqu'un la réflexion suivante: «Il est plus facile, en 1932, de parler, avec une nuance de regret attendri, du bon vieux temps écoulé.» Et c'est vrai, semble-t-il. Avant 1929, on n'aimait guère, à part certains spécialistes en la matière, historiens, folkloristes, ou vieilles et jeunes gens attachés au terroir par des liens que rien ne brise, parler des mœurs et coutumes des générations disparues. Tout cela, c'était l'ancien temps. Et cet ancien temps ne datait pour beaucoup que des années précédant la grande guerre. Les bonds brusques autant que brutaux de la civilisation avaient tant perturbé l'équilibre du monde, que la vie était devenue d'une rapidité hallucinante. On ne parlait plus que de démolitions en masse, que de constructions gigantesques, que d'industries géantes, dont on ne pouvait plus équilibrer justement les proportions, emporté que l'on était par le tourbillon fou qui soufflait sur tous les pays. La Bourse se gonflait impudemment, infiniment plus encore que la grenouille de la fable, et finissait par faire croire à tout le monde que cela était réellement arrivé, que le Pactole nous ouvrait ses flots et se déclarait intarissable.

*Pour faire vite, toujours plus vite et toujours plus énorme, on a saccagé le passé. On s'est moqué des ancêtres qui aimaient mieux conserver que détruire, qui ne bâtissaient qu'à bon escient et à qui les dures réalités de la vie apprenaient que les chimères, fussent-elles les plus généreuses, sont comme les nuages aux formes changeantes qui n'occupent l'horizon qu'un instant et cèdent bientôt la place à d'autres qui les poussent et les remplacent.*

*Depuis deux ans, les choses sont changées. On regarde d'un œil moins amical et surtout moins orgueilleux les constructions oltières qui venaient donner au passé une leçon en lui montrant une image brillante de ce que serait l'avenir. Et surtout, l'on est moins vaniteux de ce progrès qui se moquait de ses devanciers, sans soupçonner le cataclysme qui le menaçait de façon inévitable.*

*Il faut dire cela, parce qu'on est en droit de se demander si l'on a bien fait de changer aussi brusquement l'aspect de notre vieille cité. Tout ce que l'on a fait en si peu d'années, était-ce bien du progrès, du réel et durable progrès? Il ne s'agit pas de se lamenter, car les stériles regrets ne rachètent rien. Ranimons seulement le souvenir des pittoresques choses disparues, et prenons nos précautions pour que l'avenir nous conserve ce que nous ne devrions jamais perdre de réellement français et trifluvien.*

## VI

Des moulins à scie sur le fleuve.  
Le "Botrel" fait la chasse aux billots.  
Avants-goûts d'aventures.

---

*La rue Notre-Dame évoque pour moi tant de souvenirs et si pressés et si entremêlés, que je ne sais par où commencer lorsque j'en veux écrire. Tout m'apparaît à la fois et je reste là, la plume levée, une réminiscence en bousculant une autre, si bien qu'il est impossible de suivre un ordre quelconque si je ne me fais à l'avance un plan inflexible. Et c'est justement ce que je ne veux pas faire. Je n'ai rien de l'historien, et je n'entends suivre, en ces croquis rapides, que ma fantaisie. Ne soyez donc pas surpris si je vous promène avec quelque désinvolture d'un bout à l'autre de la cité. Je pêche au hasard dans la grande collection d'images entassées dans ma mémoire, et je serai l'homme le plus content du monde si vous y prenez avec moi quelque plaisir.*

*Avez-vous connu comme moi ce que nous appelions autrefois le « bord de l'eau » ? Il fallait, pour connaître à fond ce bord de l'eau, avoir été élevé sur la rue Notre-Dame ou sur la rue Saint-Philippe, et pas plus loin que la rue Saint-Georges. On venait bien, en passant, chez nous, des autres parties de la ville, mais c'était l'exception. A l'autre bout de la ville, on allait au Saint-Maurice, à ses îles, pour la pêche et le bain, et les gens du centre ne fréquentaient guère nos domaines familiers.*

Pratiquement, ce que nous appelions le bord de l'eau commençait au moulin de M. Baptist. Nous avions grand plaisir à voir arriver les radeaux de billots, les cages bien arrimées qu'un remorqueur amenait du Saint-Maurice jusqu'au moulin. Cependant, l'endroit ne nous était pas entièrement familier. Ce n'était que de temps en temps que nous y faisons visite, lorsque la rumeur se répandait qu'un billot de grosseur démesurée allait être embarqué sur le chariot de la scie-ronde, ou lorsqu'un camarade nous avertissait qu'on était à monter des charges de planches comme nous n'en avons jamais vues. La nouvelle se répandait plus vite que par la poste, le télégraphe et le téléphone réunis, et il fallait être bien malchanceux pour ne pas être averti à temps pour jouir du spectacle.

Nous étions beaucoup plus à l'aise à l'autre moulin à scie, près de la « loop line » et de la rue Gilmour, qui appartenait à M. J.-N. Godin. On y était, il faut le dire, plus débonnaire à notre égard. On nous avertissait bien, et à maintes reprises dans la même journée, de nous sauver au plus tôt, mais on savait fort bien qu'on nous retrouverait toujours dans les jambes, et l'on s'employait avec une sollicitude bourrue à nous garer des machineries en mouvement et des planches et madriers de tous calibres entre lesquels nous savions prestement évoluer.

Nous savions déjà admirer en connaisseurs les cages de billots enchaînés que le yatch du propriétaire allait chercher dans le Saint-Maurice pour alimenter la scierie. Nous y courions sans aucune retenue avant qu'on les défît, nous vantant de notre allure sûre de vieux cageux. On nous laissait faire, car il n'y avait aucun danger tant que les chaînes tenaient bien enserrées ces masses rondes qui eussent tôt fait de rouler sous nos pieds si elles avaient été laissées à leur liberté.

J'ai eu bien des fois le plaisir, suprême à cet âge, de m'embarquer avec l'équipage du « Botrel », c'était le nom du yatch, pour aller dans le Saint-Maurice, à la chasse aux billots, comme nous disions. Ce n'était pas qu'une petite excursion. C'était une véritable expédition, et je crois bien que nulle croisière, aussi lointaine qu'on puisse l'imaginer, ne m'apporterait aujourd'hui autant d'émotions aussi intensément ressenties que cette promenade de quelques heures. Le « Botrel » était un solide bateau à vapeur, spacieux, de formes élégantes et doué de bonnes qualités

nautiques, et je crois bien que c'est avec chagrin que son Capitaine s'en est séparé.

C'était une manœuvre et un travail intéressants que de faire évoluer le navire dans les traîtrises des courants du Saint-Maurice; puis il fallait éviter les billots et les barrages, se bien placer pour arrimer le plus facilement et le plus rapidement possible le bois à convoier, bâtir un radeau solide et bien équilibré et l'amarrer de belle façon à la poupe du « Botrel », qui repartait glorieusement en vomissant de la fumée plein sa cheminée et en hissant victorieusement son hélice dans les eaux tumultueuses de la rivière. Nous nous sentions alors une âme de marin, et nous comprenions comment il pouvait se faire que les petits garçons pussent quitter leurs parents et abandonner tout ce qu'ils connaissaient et tout ce qu'ils chérissaient, pour courir le vaste monde.

Heureusement, ces velléités ne laissent que d'éphémères traces en nos cerveaux malléables, où les impressions du moment, si elles peuvent se graver de façon permanente, n'impriment pas toujours du premier coup une orientation définitive. Un bon souper à la maison, un sommeil réparateur qui enlevait les fatigues du jour et en émoussait les sensations trop vives nous ramenaient sans choc brutal à la quotidienne réalité.

\* \* \*

Les enfants d'aujourd'hui ne s'amuse pas comme nous le faisons à leur âge. Je ne sais si je ne m'abuse, mais je crois que nous nous amusons mieux qu'eux. Ici, encore, il faut faire la part du recul du temps, qui éclaire le tableau de leurs capricieuses. Cependant, l'automobile, le cinéma et la radio ont tellement changé les habitudes et les mœurs depuis vingt ans qu'il est difficile d'établir de justes points de comparaison. Nos parents étaient sévères, plus sévères, je pourrais dire, que les parents d'aujourd'hui, et pourtant, il me semble que nous avons plus d'abandon dans nos amusements, que nous étions moins guindés dans nos jeux, que nous savions tirer meilleur parti de nos divertissements. Il est vrai que la ville alors n'était pas grande, que tout le monde se connaissait, ou presque, que l'on pouvait traverser la rue à plaisir sans courir le risque d'être écrasé à chaque instant, et que les rapports de bon voisinage s'établissaient avec une facilité charmante qu'on ne pourra plus jamais retrouver.

*C'est que, aussi, l'on vivait moins vite, en ce temps-là. On savait savourer mieux qu'aujourd'hui l'heure qui passait, et le souci du lendemain énervait beaucoup moins qu'à présent, où la tension exagérée des nerfs nous épuise trop rapidement. Il est impossible que les enfants ne se ressentent pas de l'état d'esprit des parents. Les parents veulent plus voir, plus sentir, plus goûter, plus voyager, plus «représenter», et les enfants qui les voient faire ont hâte de devenir grands, de n'être plus des enfants.*

*Je ne suis pas prêt à condamner entièrement la vie moderne, car on y trouve des bonnes choses dont tout le monde est content de s'accommoder, mais je lui reproche à tout le moins ceci, qui est de ne pas faire aimer à nos enfants l'enfance autant que nous l'aimions. Ils ont trop hâte de n'être plus enfants. Il ne faut pas brûler les étapes. Il faut que les enfants soient enfants aussi longtemps que le comporte leur âge, s'ils veulent devenir des adolescents équilibrés, pour faire plus tard des parents qui posséderont toute la science et toute l'expérience qui sont nécessaires pour bien élever à leur tour des enfants. Et je vous assure qu'en ce sens nous n'en savons jamais trop.*

## VII

Le bord de l'eau.

Les Yachts à moteur.

Fêtes nautiques.

---

*La construction des nouveaux quais, en remplissant l'anse qui se trouvait entre le quai Bureau et le quai de la Dominion Coal, marque une étape, toute récente sans doute, dans les changements successifs qu'a subis notre « bord de l'eau », mais dont il faut parler immédiatement, alors que les souvenirs sont encore tout frais et que les images que nous en conserve notre mémoire n'ont rien perdu de leurs couleurs et de leur relief.*

*L'anse commençait un peu en retrait du brise-glace, que l'on appelle ailleurs brise-lames, mais que nos gens appellent tout uniment casse-glace, comme pour mettre plus de force dans la représentation verbale du monument tutélaire. On appelait cet endroit « le trou », et bien qu'il soit rempli aujourd'hui, le nom est resté au chalet où les membres du Club Nautique se rassemblent encore pour jouer aux cartes en parlant yachts et chasse et pêche, comme il se doit entre membres d'une même confrérie de sports aquatiques.*

*Les premiers yachts à moteur à gazoline, en notre ville, ont été, sauf omission, le « Saint-Antoine », appartenant aux Messieurs du Séminaire, et les chaloupes ou canots, comme vous voudrez, grées par le Docteur Jutras et M. Lafond, architecte. Le*

« Saint-Antoine » navigua de longues années, et ses prouesses suscitaient bien des commentaires et faisaient des envieux, mais il passa sa carrière surtout dans le Saint-Maurice, et ce n'était pas un yacht de notre bord de l'eau. Les deux autres embarcations se tenaient surtout vis-à-vis le moulin Baptist. Mais ces pionniers eurent tôt fait de faire se lever des émules, et c'est au bord de l'eau, au trou, que l'engouement pour les yachts, les chaloupes et les canots à moteurs s'est développé et a donné lieu à la manifestation de talents mécaniques et marinières qui sans doute n'auraient jamais, sans cette occasion, vu le jour.

Au début, on n'était pas difficile, au trou, en ce qui regardait les vaisseaux propres à la navigation suivant la méthode moderne remplaçant l'huile de bras et le vent capricieux par la gazoline magique. Les anciennes chaloupes qui servaient aux hardis nauttonniers pour leurs excursions de chasse et de pêche furent réquisitionnées, et ce fut en notre ville, en certains quartiers du moins, une avalanche de catalogues et de réclames de moteurs à combustion interne, comme disaient les savants, venant de tous les coins du Canada et des Etats-Unis. Les Trifluviens avaient la rage du moteur à deux temps, cela s'était vite su, et il fallait profiter de l'aubaine.

Mais il existait dans nos murs des mécaniciens et des fondeurs qui n'entendaient pas céder leur place, et c'est ainsi que l'on vit les engins sortis des ateliers des Duplessis et des Bellefeuille rivaliser avec les engins venus à grands frais du dehors. Je n'ai pas oublié les grands événements que furent les essais des moteurs à deux, trois et même quatre cylindres sortis des ateliers locaux, pour nos concitoyens entichés de vitesse fluviale. Ce fut le début des régates qui, en certaines années surtout, eurent un grand retentissement. C'est que les concurrents du Cap-de-la-Madeleine, de Sainte-Angèle, de Nicolet, d'Yamachiche, de Sorel, de Montréal, et d'ailleurs venaient, en phalanges redoutables, pour essayer d'enlever à nos champions des palmes vaillamment conquises. C'est dire que les anciennes « Verchères », bientôt ne suffirent plus à la soif de vitesse et de confort de nos yachtmen, et que des coques plus prétentieuses apparurent bientôt, renfermant des moteurs plus puissants. Ce furent les beaux jours du « yatching », comme on dit en France.

Ces temps sont déjà passés. Les générations nouvelles n'ont pas hérité, semble-t-il, des goûts marins de leurs devancières.

*Nous sommes plus terriens, et surtout par la faute de l'automobile. Ce véhicule, disons-le, nous a faits plus pratiques et par conséquent plus terre-à-terre, quoique nous aimions mieux la première qualification que la dernière. Il faut être un peu poète pour aimer l'eau, il faut être un peu pirate, un peu aventurier pour fendre les flots d'une étrave lancée à toute vitesse, telle une intelligente catapulte, et ce genre de hardiesse n'est plus guère de mise aujourd'hui, malheureusement, et n'est plus guère le fait que de quelques champions. C'est encore un peu du pittoresque et de l'élan primesautier de la vie qui disparaît. Car ce n'est pas la même chose que de conduire une automobile, si puissante soit-elle, et de manœuvrer un yacht, qu'il soit humble ou altier, à travers les traîtrises enchanteresses des flots. Demandez à ceux qui ont pratiqué les deux.*

*J'ai fait bien jeune l'apprentissage de l'eau, et mes premiers souvenirs de marin me représentent la chaloupe fine marcheuse dans laquelle mon père avait installé un moteur à cylindre unique de deux chevaux-vapeur et demi. C'était déjà quelque chose à l'époque. Inutile de dire que je ne fus pas sacré pilote immédiatement et que cela prit du temps avant que l'on me confiât la roue. D'ailleurs, pour parler exactement, il n'y avait pas de roue, et le pilotage se faisait au moyen de poignées placées dans les côtés et que des cordes reliaient au gouvernail. Mais on devenait vite assez habile à la manœuvre, et même on était déclaré virtuose si, du poids de son corps penché d'un côté ou de l'autre de la petite et légère embarcation, on pouvait aider l'action du gouvernail et tourner dans un plus court rayon. Il faut dire que la vitesse n'était pas bien considérable et que nous avions généralement tout le temps voulu pour éviter ou contourner les obstacles.*

\* \* \*

*Parmi les yachts étrangers qui nous rendaient visite et venaient prendre part aux régates, il ne faudrait pas oublier ceux des Messieurs Beauchemin, de Sorel, qui furent des assidus à nos fêtes nautiques d'alors. Inutile de dire que nos champions ne se faisaient pas faute de leur rendre leurs politesses. La rivalité fut toujours grande, en toutes sortes de choses, entre Sorel et les Trois-Rivières, que ce soit au base-ball ou aux régates ou à tout ce que vous voudrez. Etait-ce la rivalité classique entre deux ports appelés à grandir ?*

*Un marin dont beaucoup sans doute n'ont jamais connu les prouesses, et qui vint courir ici, était Paul-Emile Lamarche, député de Nicolet, dont nous déplorons encore la disparition prématurée. Je l'ai vu ici avec son fameux yacht de course «Le Pirate », qui était tout noir de bout en bout et de fond en comble. Le pilote n'était pas précisément blond, et était tout à fait adapté au décor. Je me souviens qu'en pleine course son moteur fit défaut. Il rallia la terre en riant de toutes ses dents blanches, rafistola l'engin avec les moyens du bord, et se rejeta dans la course où il prit d'ailleurs la deuxième place. Il fut toujours un bon et joyeux combattant.*

*Je n'entreprendrai pas de nommer nos plus fameux navigateurs. Ils sont nombreux, j'aurais peur d'en oublier parmi les meilleurs, et je ne voudrais pas faire de jaloux. Ce furent là les années glorieuses du bord de l'eau. Je sais bien que tous ses fidèles n'en ont rien oublié et qu'on pourrait s'entretenir à perte de vue et de temps sur un pareil sujet. Mais le «trou » a été comblé, le bord de l'eau ne sera plus jamais ce qu'il fut, du moins à nos jeunes yeux, et ce n'est pas sans une certaine mélancolie que nous songeons que ce passé qui nous touche encore de si près s'ensevelira peu à peu dans les brumes du lointain. Ne perdons aucune occasion d'en parler. Ces réminiscences sont douces au cœur et valent bien mieux que beaucoup d'autres sujets de conversation du temps présent qui n'est pas pour tous le bon temps.*

## VIII

Avant le quai Bureau.

Une jungle à notre mesure.

Jeux et passe-temps.

---

*On a commencé la construction du quai Bureau en 1902. Il a été achevé en 1905. C'était, à l'époque, une entreprise très considérable, et ce le serait encore aujourd'hui, en un temps où l'on veut battre tous les records possibles et imaginables. Il est vrai que l'on bat aussi le record de la dépression économique et que cela contribuera peut-être à rabattre un peu notre superbe.*

*Il est sans doute beaucoup de gens qui se demandent ce qu'il pouvait bien y avoir, avant 1902, à la place du quai Bureau, qui a bien, si je ne me trompe, deux mille pieds de longueur et qui a contribué dans une large mesure à nous faire monter dans l'échelle de valeur des ports fluviaux. La réponse est bien simple, le fleuve venait battre tout bonnement la grève, et je vous assure qu'aucun océanique ne se serait aventuré d'accoster plus loin que le quai de M. Marchand. C'est vous dire le changement de physionomie que la construction du quai a apporté à notre bord de l'eau, qui était, à l'époque, la plage de tout le monde, où chacun pouvait amarrer sa chaloupe à quelque pilotis, et aussi où l'on ne se gênait pas, très souvent, de venir déposer toutes sortes de détritits qui ne flattaient ni la vue ni l'odorat.*

C'était une façon de « no man's land » en miniature, à personne et à tous. Il y croissait toutes sortes d'herbes folles, entre autres des chardons et de longues tiges qui, à maturité, avaient la grosseur du doigt. Nous appelions cela l'herbe Saint-Jean, et nous nous en servions comme de fouets pour stimuler nos coursiers humains dans les courses furibondes auxquelles nous nous livrions dans ce qui nous paraissait un immense désert. Le terrain était accidenté, criblé de trous auxquels correspondaient autant de buttes, et comme tous les passages entre les maisons, de la rue La Fosse à la rue Sainte-Elizabeth allaient s'y perdre sans clôtures ni barrières, il est facile d'imaginer quel territoire merveilleux était livré à nos ébats.

Et cela représentait pour nous, tour-à-tour, la plaine infinie, la brousse ténébreuse et redoutable, et le fleuve, tout près, devenait la mer immense qui nous menaçait de tous ses dangers. En faut-il davantage à des imaginations de quatre ou cinq ans ?

Mais, me direz-vous, les parents ne surveillaient donc pas leurs enfants, puisqu'ils pouvaient ainsi vagabonder à leur aise. Je vous répondrai immédiatement que nos parents nous surveillaient et quelquefois nous enfermaient (ce qui est une façon de s'exprimer) dans des cours bien vastes où nous avions tout ce qu'il nous fallait pour nous amuser, mais il était bien difficile de nous garder, et lorsque nous ne pouvions franchir les clôtures ou ouvrir les barrières, nous creusions un trou en-dessous et nous prenions le large. Sans doute, la semonce était sévère au retour et la punition quelquefois rude, mais nous étions prêts à recommencer le lendemain, avouons-le, car nous aimions trop courir et baguenauder, et nous pensions bien, somme toute, que nos parents n'étaient pas aussi inquiets que cela. Les dangers de la rue n'existaient guère, à l'époque, nous ne pouvions certainement pas nous perdre, car nous n'allions pas bien loin, et, comme tout le monde se connaissait, on était aussi à l'aise chez les voisins que chez soi.

Puis, il y avait surtout ceci que les camarades du côté sud de la rue Notre-Dame avaient des cours qui allaient se perdre sur cette grève accidentée, et comme ce n'était pas toujours au tour des autres de venir jouer chez nous, vous devinez le reste. Ce qui prouve que l'on peut faire à tout âge des raisonnements spécieux qui vous mènent là où vous voulez aller, même si on vous défend d'y mettre le pied.

Le bord de l'eau était meublé de constructions qui étaient pour nous une source inépuisable, quoique de modeste débit, de revenus dont nous nous accommodions fort bien. Ces constructions étaient des piliers ou des appuis de grosses poutres enchevêtrées, qui servaient à supporter, de ci de là, l'ancien chemin de fer de ceinture, la « loopline », lui faisant passer sans encombre les anfractuosités de la grève et nivelant pour lui les accidents du terrain. Ces piliers ou ces quais tombaient peu-à-peu en ruines et nous savions, de longue date, extraire par force ou par patiente ruse, des vieilles pièces de bois plus ou moins vermoulues, de longues chevilles de fer que nous vendions pour la belle somme d'un sou chacune à la fonderie Bellefeuille. Il nous arrivait d'extraire plusieurs chevilles la même journée, et quelquefois nous faisons buisson creux. Tout comme chez les dentistes, les journées d'extraction se suivaient mais ne se ressemblaient pas. Toutefois, en cas d'extrême urgence, nous trouvions toujours quelque coin réservé pour les temps de disette, d'où nous tirions la cheville qui nous permettait d'aller chez Madame Lacombe acheter de la tîre ou du sucre à la crème comme elle seule savait en fabriquer, à notre avis du moins.

La plus belle attraction du bord de l'eau était sans contredit le chalet et le quai des chaloupes de M. Treffé Deslauriers. Le quai était une manière de grande plate-forme carrée surmontée d'un chalet, couverture à pignons sur poteaux, et tout autour s'alignaient les chaloupes que le propriétaire mettait en location. C'était un des endroits les plus achalandés de l'époque, et tout le monde se faisait un plaisir, sinon un devoir, d'aller faire un tour sur le fleuve, dans une de ces embarcations. On peut dire que bien des idylles s'y sont ébauchées, car le clair de lune et le doux balancement des flots ont toujours eu, dans l'imagination de tous les peuples, un don d'enchantement auquel on ne sait pas toujours résister.

Un spectacle qui était amusant au possible nous était offert à certains jours par une bande de joyeux garçons plus âgés que nous, tous bons nageurs et qui, à l'annonce qu'un paquebot allait passer devant la ville, sentaient un courant de joie frénétique les parcourir. Vite, ils se rendaient chez M. Deslauriers et là, en maillots de bain, ils chargeaient une chaloupe à la couler et prenaient le large. Ils s'en allaient prendre la houle du paquebot. Ils ne choisissaient pas la façon de l'affronter, je vous l'assure, car ils ne cherchaient qu'une chose, se faire chavirer, et lorsque

les plus fortes vagues, même prises de travers, ne parvenaient pas à faire tourner la chaloupe, ils lui donnaient de tout cœur et tous ensemble un bon élan sur un côté, et tout l'équipage piquait une tête dans le fleuve, au milieu d'un vacarme effroyable de cris assourdissants. Il y avait toujours sur le navire quelques bonnes âmes inquiètes qui criaient d'épouvante et qui suppliaient les matelots de lancer des bouées aux naufragés. Mais les marins ne s'y laissaient pas prendre souvent, car ils connaissaient ce jeu de joyeux lurons.

Nous étions loin encore, à l'époque, de la télégraphie sans fil, plus encore de la téléphonie. Il arrivait quelquefois qu'un vaisseau passant devant la ville avait un message important à transmettre ici même ou à faire parvenir ailleurs par le télégraphe. On jetait du bord une bouteille bien scellée contenant le document, et M. Deslauriers, investi d'une dignité qui nous en imposait, partait en son plus bel esquif cueillir sur la plaine liquide le message errant. Nous en avions les yeux tout ronds, de même qu'aux jours, à marquer d'une pierre blanche, où il devait se rendre près du navire chercher un passager pressé, que l'on descendait dans son embarcation au moyen d'une fragile échelle qui oscillait sur le flanc du navire. C'était, pour les spectateurs qui se massaient rapidement sur la grève, un tableau qui nous enthousiasmait et dont nous avions pour quelques jours au moins à tirer des commentaires.

## IX

### Amusements marins de joyeux garçons.

#### Une noire plaisanterie.

---

*Les joyeux garçons qui prenaient les chaloupes de M. Deslauriers, pour gagner le large et se faire retourner sans-dessus-dessous par les lames des gros navires, étaient les animateurs du bord de l'eau, et l'on a en mémoire plusieurs de leurs bons tours dont on rit encore. J'en veux raconter un dont j'ai été témoin et qui eut pour victime un des plus endiablés de la bande. Il le méritait bien d'ailleurs, car il était toujours en train de monter quelque plaisanterie à ses camarades.*

*Cette année-là, on changea quelques bouées du chenal, au milieu de l'été, pour y substituer quelques bouées lumineuses, de feu intermittent, qui commençaient alors à être en usage. Par un bel après-midi, un gros paquebot était signalé tout là-bas, plus bas que le Cap-de-la-Madeleine. La bande de gais lurons se rassembla aussitôt pour procéder à son exploit habituel, en y ajoutant toutefois une variante qui devait, d'après ses auteurs, avoir un succès ébouriffant. Il s'agissait, au lieu de se contenter de crier à pleine gorge et de se débattre comme des marsouins en délire, de s'approcher assez près d'une de ces nouvelles bouées, au moment du naufrage, pour que l'un des chavirés pût s'accrocher à ce monument et hurler à la mort. Sûrement que de ce coup les matelots du navire se laisseraient toucher et enverraient des cables ou des ceintures de sauvetage. Qui sait, peut-être même arrêterait-on le navire et mettrait-on une chaloupe à la mer. Ce serait*

là réaliser un exploit sans exemple dont on parlerait jusqu'à la troisième génération. Si les matelots ne se laissaient pas prendre aux clameurs les plus désespérées et aux gestes les plus désordonnés, l'on en serait quittes pour faire comme d'habitude et revenir à terre après avoir retourné sur sa quille la chaloupe naufragée.

Tout était donc réglé comme du papier à musique, et chacun était bien au courant de son rôle, excepté la victime désignée, le bonhomme qui devait s'accrocher à la bouée fraîchement plantée et qui ignorait tout de la dernière moitié du programme.

Tout se passa tel que prémédité. Lorsque l'océanique, qui était si je me souviens bien le « Parisian », de la ligne Allen, passa devant la ville, nos lascars étaient sur le fleuve, en maillots de bain, dans leur chaloupe chargée à couler, et faisaient force de rames vers le chenal. Ils exagéraient à dessein leur maladresse, et tout en se faisant les uns les autres de grands gestes pour se montrer qu'ils devaient essayer de s'éloigner du navire, afin d'attirer l'attention de l'équipage, chaque effort les rapprochait du paquebot, comme si celui-ci les eût fascinés par un magnétisme irrésistible, et l'inévitable arriva; la chaloupe fut prise dans les vagues, elle piqua du nez, laboura copieusement les flots, se remplit d'eau à demi, tenta en vain de se cabrer, fit un lourd écart d'un côté, fut prise de travers par une lame impitoyable et capota comme une crêpe qu'on retourne.

Inutile de dire que les naufragés volontaires étaient au comble de leurs vœux, mais qu'ils ne le laissaient pas voir. Ils se débattaient le plus maladroitement du monde, hurlaient, suffoquaient, crachaient l'eau à pleine bouche et à plein nez, et faisaient toutes sortes de cabrioles. Pendant ce temps, le compère qui devait s'accrocher à la bouée s'y rendait avec le plus de difficultés possibles. Il s'agissait d'apitoyer les gens du navire maintenant tout près, et il exagérait à plaisir le péril de sa situation.

Enfin, il toucha de la main le port du salut, il saisit à pleins bras la ballottante masse noire et parvint à se hisser sur le renflement que surmontait le petit mât portant le fanal tutélaire. Bien cramponné à son refuge, il appela au secours de toute sa voix, et de tous ses membres, mais il dût bientôt se rendre à l'évidence, on n'avait pas l'air de vouloir le secourir bientôt, le navire filait toujours, et nul cable et nulle ceinture n'apparaissait le long du bor-

dage. Lorsqu'il se fut bien secoué, il put enfin examiner clairement la situation. Sur le « Parisian », les passagers et l'équipage semblaient s'amuser follement; on lui criait des choses qu'il ne comprenait pas, mais on lui agitait en guise de consolation et en signe d'adieu, chapeaux, mouchoirs et écharpes. On ne semblait pas prendre au sérieux l'aventure du naufragé. Il regarda sur le fleuve pour retrouver ses camarades et il les aperçut qui retournaient prestement la chaloupe sur sa quille, qui s'y embarquaient vivement et retournaient à la rive en quatrième vitesse, pendant que là-bas la foule battait des mains ou se tenait les côtés de rire.

Comme il est dit dans l'Écriture, il vit qu'il était seul. S'il eût connu Théodore Botrel, il eût pu déclamer: «Péri en mer», avec des éclats de voix terrifiants et des gestes désespérés, mais il ne connaissait pas le barde breton. Il se contenta donc de cracher un reste d'embrun, et il se regarda. On ne peut dire qu'il changea alors de couleur, car il en avait déjà changé. En effet, il s'aperçut à sa surprise et à son horreur qu'il était devenu noir, presque tout noir, noir et collant, et que seules, par-ci, par-là, quelques bandes de peau avait résisté à la métamorphose et faisaient ressortir par leur blancheur la sombre obscurité du reste. Il ne mit pas de temps à comprendre, je vous l'assure, il avait assez joué de tous aux autres pour savoir ce que se faire prendre veut dire. Il était pris et bien pris, et il ne perdit pas cinq minutes à vouloir éclaircir le mystère. C'était trop simple. On venait de poser cette bouée, et cela il le savait tout aussi bien que ses camarades, mais ce qu'ils savaient, eux, et qu'il ne savait pas, lui, c'est que cette bouée venait d'être fraîchement goudronnée. On l'avait endoctriné pour qu'il s'y accrochât, sous prétexte de flanquer une peur aux passagers et à l'équipage du «Parisian», mais dans l'intention bien arrêtée de le faire se salir et se froisser confortablement. Sur le navire, on s'était aperçu de la chose, en le voyant se noircir, sans doute, mais surtout en voyant la fuite éperdue de ses compagnons de chaloupe qui, au lieu de se porter à son secours, pagayaient à toutes rames vers la terre.

Il n'avait qu'une chose à faire et il la fit. Il se décolla de son observatoire, en prenant soin de n'y pas laisser trop de bouts de peau, et il se dirigea d'une nage sûre autant que nonchalante vers le rivage d'où ses copains l'avaient frauduleusement exilé. Il savait fort bien que ceux-ci ne l'attendraient pas et que la bande serait depuis longtemps éparpillée lorsqu'il reprendrait pied sur le sol natal. Alors, il s'arma une fois de plus de la philosophie na-

turelle qu'il pratiquait depuis toujours sans en avoir jamais connu le nom, et il décida de rentrer chez lui par le chemin le plus long. Il était bon nageur et il lui fallait montrer à ses bourreaux qu'une randonnée fluviale, même forcée, n'était pas pour l'effaroucher et lui faire perdre la tête. Ses bras et ses jambes le poussèrent jusqu'à la grève en une lente flânerie. Il se glissa dans les broussailles, se laissa sécher, et repartit au petit trot pour la maison où sa mère, prévenue de l'aventure, l'attendait avec tout ce qu'il faut pour bien frotter, de toutes façons, un jeune homme qui n'a pas la précaution de s'assurer de l'état de santé d'une bouée avant de la prendre à bras-le-corps.

*Je ne vous dirai pas ce qui s'ensuivit pour les auteurs du méfait, car il est des saintes colères qu'il faut respecter et de justes débordements devant lesquels il faut s'incliner.*

*Une chose certaine, c'est que je ne puis voir le quai Bureau sans me reporter trente ans en arrière et sans penser à tous les compagnons d'alors. La vie nous a bien bousculés et dispersés depuis, mais je crois que comme moi ils n'ont pas oublié les vagabondages d'antan, à l'âge heureux où l'on ne redoute pas le lendemain.*

**Fin**

**de la première partie.**

# Table des Matières

---

## I

La rue des Champs..... 9

## II

Les vieilles maisons meurent une à une;  
et l'on se dispute leur place..... 13

## III

Un trottoir à la mode d'autrefois.  
Nous voici à la campagne, dans la forêt..... 17

## IV

Les limites de la ville avant 1908..... 21

## V

A l'autre bout de la rue Notre-Dame.  
Le Moulin-à-vent. La rivière Aubry,  
et plus loin..... 25

## VI

Des moulins à scie sur le fleuve. Le "Botrel" fait la chasse aux billots. Avants-goûts d'aventures.....	29
---	----

## VII

Le bord de l'eau. Les yachts à moteur. Fêtes nautiques.....	33
--	----

## VIII

Avant le quai Bureau -- Une jungle à notre mesure -- Jeux et passe-temps.....	37
--	----

## IX

Amusements marins de joyeux garçons. Une noire plaisanterie.....	41
---	----





IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH,  
458, RUE BONAVENTURE  
LES TROIS-RIVIERES.